

CULTES LOCAUX ET IDENTITÉ GRECQUE DANS LES CITÉS DU PONT-EUXIN

Cette recherche * portera sur quelques études de cas concernant les cultes locaux dans les cités grecques du Pont-Euxin, colonies milésiennes et mégariennes fondées entre le VII^e et le V^e siècles av. J.-C. Comme partout dans le monde grec, ces cultes sont divers et peuvent concerner aussi bien des dieux, des héros ou même des fleuves. Ainsi, si à Chersonèse on honore une divinité telle Parthénos en tant que bienfaitrice de la ville, un héros panhellénique comme Achille n'est pas moins objet d'adoration à Olbia, où il jouit d'un prestige extraordinaire, tout comme des fondateurs mythiques liés à un cycle légendaire grec qui sont restés dans la mémoire des habitants de Sinope à côté des fondateurs historiques milésiens.

L'importance du culte rendu à Parthénos à Chersonèse Taurique, colonie d'Héraclée du Pont, est attestée autant par les sources littéraires que par les sources épigraphiques. Strabon (VII, 4, 2) nous informe que cette divinité possédait un téménos dans la ville, où se trouvent le temple de la déesse et son antique idole, fait confirmé par des inscriptions, et qu'elle avait même donné son nom au cap Parthénion qui précède la ville. Selon Pomponius Méla (II, 1, 3), « la place de Chersonèse, fondée, s'il faut en croire la légende, par Diane » (*oppidum Cherronesus, a Diana, si creditur, conditum*), est devenue célèbre « par une grotte-nymphée qui, dans sa

* Abréviations : CHANIOTIS, *Historie* = A. CHANIOTIS, *Historie und Historiker in den griechischen Inschriften*, Stuttgart, 1988 ; CIRB = V. STRUVE *et al.*, *Corpus Inscriptionum Regni Bosporani (Korpus bosporskikh nadpisej)*, Moscou - Leningrad, 1965 ; I. Byzantion = A. LAITAR, *Die Inschriften von Byzantion*, I, Bonn, 2000 (*Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien*, 58) ; IGB = G. MIHAILOV, *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae*, I-V, Sofia, 1958-1997 ; IGDOP = L. DUBOIS, *Inscriptiones graecques dialectales d'Olbia du Pont*, Genève, 1996 ; ISM = *Inscriptiones Scythiae Minoris* [D. M. PIPPIDI, I : *Histria și împrejurimile*, Bucarest, 1983 ; I. STOIAN, II : *Tomii și teritoriul său*, Bucarest, 1987 ; A. AVRAM, III : *Callatis et son territoire*, Bucarest - Paris, 1999] ; IOSPE I² = B. LATYSHEV, *Inscriptiones Antiquae Orae Septentrionalis Ponti Euxeni Graecae et Latinae*, I², Saint-Petersbourg, 1916 (réimpr. Hildesheim, 1965) ; LGPN IV = P. M. FRASER, E. MATTHEWS, *A Lexicon of Greek Personal Names*, IV, Oxford, 2005. Les traductions sont, en règle générale, celles de la collection P.U.F.

citadelle, a été consacrée aux nymphes ». Une question épineuse est de savoir s'il s'agit d'une divinité locale, celle des Taures du massif montagneux de la Crimée, que les Grecs avaient trouvée, à leur arrivée, installée dans la région et qu'ils avaient assimilée à Artémis, ou s'il est bien question de la divinité vénérée partout dans le monde grec, que les Chersonésites ont choisi d'honorer en premier lieu pour des raisons bien fondées, comme on le verra plus loin.

De toute évidence, c'est l'histoire d'Iphigénie en Tauride, rendue célèbre par la pièce d'Euripide et confirmée par plusieurs autres sources, qui peut être considérée comme responsable de la première hypothèse. Au centre de cette légende se situe le sacrifice des étrangers pour la Parthénos de Tauride dont Iphigénie aurait été la prêtresse¹. Cette Vierge serait donc, d'après Diodore de Sicile (IV, 44, 7), Artémis Tauropole, honorée d'une manière que l'on sent désapprouvée par l'historien grec :

Il y a une coutume chez les Barbares qui habitent ce pays de sacrifier à l'Artémis Tauropole les étrangers qui arrivent ici par mer. C'est chez eux, on dit, que jadis Iphigénie, devenue prêtresse de cette déesse, sacrifiait les prisonniers.

Hérodote (IV, 103) précise :

À ce que disent les Taures eux-mêmes, la déité à laquelle ils offrent ces sacrifices serait Iphigénie, la fille d'Agamemnon.

D'ailleurs, les légendes qui circulaient autour de ce pays font état de l'imaginaire des Grecs à son égard, telle celle concernant la cruauté extrême des deux fils du Soleil, Aïétès, roi de Colchide, et Persès, roi de Tauride (Diodore, IV, 45, 1). Tous les deux sont placés à l'extrémité du monde habité et sont des rois des barbares cruels qui, contrairement aux Grecs, pratiquent le sacrifice humain.

Cette divinité qu'on connaît sous le nom de Parthénos serait aussi bien Artémis, que les fondateurs héracléotes de la ville, à leur tour des colons mégariens, auraient pu apporter à Chersonèse avec d'autres divinités de la

1. Euripide, *Iphigénie en Tauride*, 85-89 ; Ps.-Scymnos, F 12 (éd. MARCOTTE) : « Certains disent qu'en cette contrée de Taurique vint autrefois Iphigénie, soustraite à Aulis » ; *Périple anonyme du Pont-Euxin*, 53 ; Ovide, *Tristes*, IV, 4, 63-88. Voir J. HIND, « The Bosphoran Kingdom », dans *CAH VI*² (1994), p. 482 ; A. S. RUSJAEVA, « Le culte de la Parthénos à Chersonésos Taurique à l'époque de sa fondation », dans O. LORDKIPANIDZÉ, P. LÉVÊQUE (éd.), *Religions du Pont-Euxin*, Besançon, 1999, p. 99-104 ; P. GULGADER BILDE, « Wandering Images : From Taurian (and Chersonesean) Parthenos to (Artemis) Tauropolos and (Artemis) Persike », dans Pia GULDAGER BILDE, J. MUNK HOJTE, V. F. STOLBA (éd.), *The Cauldron of Ariantas. Studies Presented to A. N. Ščeglov on the Occasion of his Birthday*, Aarhus, 2003 (*Black Sea Studies*, 1), p. 165-183.

métropole ; elle est représentée d'ailleurs sur les monnaies de la cité². Dans cette controverse, le mieux serait d'adopter la proposition récente de David Braund :

*In this context, it is profoundly unwise to focus on the issue of whether the cult of Parthenos at Chersonesos was Greek or Taurian, though that has been the main scholarly preoccupation here. The whole point is that she was seen as both*³.

La déesse apparaît dans l'épigraphie locale dans des contextes qui ont des parallèles bien attestés dans le reste du monde grec. Le cadre dans lequel il faut placer ces inscriptions est celui de l'histoire locale (genre consacré après Felix Jacoby sous le nom de *Lokalgeschichte*), qui constitue une partie considérable de la production historiographique du monde grec, couvrant la réalité politique et culturelle des diverses πόλεις. Ce type d'histoire se généralise à partir du IV^e siècle av. J.-C. et connaît un essor remarquable à l'époque hellénistique. Les histoires locales fournissaient ainsi des données politiques, militaires, culturelles, biographiques, ethnographiques, périégétiques, mythologiques, sur les cultes, les « antiquités », les θαυμάσια et les παράδοξα de telle ou telle région, dans un mélange de nostalgie, d'érudition (historique autant que poétique) et d'attachement au rituel⁴. Dans le genre de l'histoire locale, on rencontre l'usage ancien de la lecture publique, la diffusion de la tradition orale (culte ou non) concernant les exploits du passé, jusqu'aux origines mythiques, et les événements du présent (ce qui tient de la propagande). La préoccupation pour l'histoire des

2. Voir en général, pour les monnaies de cette cité, V. A. ANOKHIN, *The Coinage of Chersonesus IV Century BC - XII Century AD*, Oxford, 1980 ; cf. aussi A. N. ZOGRAP, *Ancient Coinage. II. The Ancient Coins of the Northern Black Sea Litoral*, Moscou - Leningrad, 1977 ; *LIMC* II 1, s.v. *Artemis*, p. 650, n° 336 (type Artémis agenouillée) et p. 662, n° 535.

3. D. BRAUND, « Parthenos and the Nymphs at Crimean Chersonesos: Colonial Appropriation and Native Integration », dans A. BRESSON, A. IVANTCHIK, J.-L. FERRARY (éd.), *Une koinè pontique. Cités grecques, sociétés indigènes et empires mondiaux sur le littoral nord de la Mer Noire (VII^e s. a. C. - III^e s. p. C.)*, Bordeaux, 2007, p. 191-200 et p. 199 pour la citation.

4. S. C. HUMPHREYS, « Fragments, Fetishes, and Philosophies: Towards a History of Greek Historiography after Thucydides », dans G. W. MOST (éd.), *Collecting Fragments - Fragmente Sammeln*, Göttingen, 1997, p. 217-218. M. P. Nilsson y voyait la valeur spéciale d'une redécouverte nostalgique et en même temps orgueilleuse (parfois pure invention) de la tradition de sa propre πατρίς, où, derrière les faits historiques et mythiques, se cachent des ambitions politiques (cf. P. DESIDERI, « Studi di storiografia Eracleota. I. Promathidas et Nymphis », *SCO* 16 (1967), p. 388) ; K. MEISTER, s.v. *Lokalchronik* et *Lokalgeschichte*, *Der Neue Pauly* VII (1999), col. 414-416.

divinités locales et pour les fêtes des dieux est également un trait caractéristique de l'histoire locale ⁵.

Ainsi, un décret de Chersonèse ⁶ honore un historien local, Syriskos, fils d'Hérakleidas, en raison de sa contribution littéraire à l'accroissement de la gloire de la cité. Ce dévouement envers la communauté le recommande comme un *Bürgerhistoriker* (« historien-citoyen »), selon l'heureuse expression d'Angelos Chaniotis. La preuve que son ouvrage est un éloge et une forme de « publicité » du temple et, implicitement, de la ville, est le fait que le décret fut déposé dans le temple de la déesse et que l'effort de l'historien était publiquement reconnu à l'occasion des Dionysies :

[...] attendu que Syriskos fils d'Hérakleidas, écrivant laborieusement sur les épiphanies de la Parthénos, en a fait des lectures, et qu'il a raconté les choses concernant les rois du Bosphore et qu'il a relaté convenablement au peuple les bienfaits envers les cités [...] le Peuple couronne Syriskos, fils d'Hérakleidas, puisqu'il a écrit sur les épiphanies de la Parthénos et qu'il a relaté les bienfaits envers les cités et les rois d'une manière tout à fait véridique et convenable à la cité (ἀλαθινῶς καὶ ἐπιεικέως τῆι πόλει). Que les *symnamones* transcrivent ce décret sur une stèle de marbre et qu'ils la déposent dans le pronaos du temple de la Parthénos [...]

Syriskos, fils d'Hérakleidas, est le seul historien connu de Chersonèse Taurique ⁷ ; dans le monde grec, par ailleurs, le nombre de ceux qui ont écrit des éloges des manifestations divines n'est pas très élevé : Phylarque en honneur de Zeus ⁸, Istros de Paphos pour Apollon et Héraclès ⁹, et la soi-disant « chronique du temple de Lindos » (Athéna Lindia). Cette dernière inscription, rédigée en 99 av. J.-C. par Timachidas de Lindos et citant non moins de vingt historiens locaux, comprenait deux parties : ἐπιφάνειαι et offrandes ¹⁰. En revanche, on rencontre fréquemment des inscriptions en l'honneur des divinités bienveillantes envers leurs πόλεις : à

5. CHANIOTIS, *Historie*, p. 300-301.

6. *FGrHist* 807 T 1 (IOSPE I², 344 = CHANIOTIS, *Historie* E 7).

7. E. PREUNER, *Delphisches Weihegeschenk*, Leipzig, 1900, p. 93 ; C. M. DANOFF, s.v. « Pontos Euxéinos », *RE Suppl.* IX (1962), col. 1166 ; F. BOSI, « La storia del Bosforo Cimmerio nell'opera di Strabone », dans G. MADDOLI (éd.), *Strabone. Contributi allo studio della personalità e dell'opera*, II, Perugia, 1986, p. 177 ; A. CHTCHEGLOV, *Polis et chora. Cité et territoire dans le Pont Euxin*, Besançon, 1992, p. 40.

8. *FGrHist* 81 T 1.

9. *FGrHist* 334 F 50 et 53.

10. *Syll.* II², 725 = *FGrHist* 532 = CHANIOTIS, *Historie* T 13 ; L. ROSSETTI, P. L. FURIANI, « Rodi », dans G. CAMBIANO *et al.* (éd.), *Lo spazio letterario della Grecia antica*, II, Rome, 1993, p. 705-706. Voir, en dernier lieu, C. HIGBIE, *The Lindian Chronicle and the Greek Creation of their Past*, Oxford, 2003.

Magnésie sur Méandre (Artémis Leukophryéné)¹¹, dans le temple d'Artémis d'Éphèse¹², à Pergame (pour la fondation du culte de Sabazios sous Attale II)¹³. Denys d'Halicarnasse cite dans une polémique contre les philosophes sceptiques les ἐπιφάνειαι de Vesta¹⁴. Le parallèle le plus pertinent pour notre inscription est constitué par un décret d'Amphipolis honorant au III^e siècle av. J.-C. un historien inconnu, qui avait séjourné dans la cité et y avait fait des recherches, exposées dans des conférences (ἄκροάσεις) sur l'histoire de cette ville de Macédoine. Il a également composé un ouvrage sur Artémis, la déesse Tauropole. Cet historien était un étranger en séjour, non un citoyen comme Syriskos¹⁵.

Comme il résulte du décret, l'ouvrage de Syriskos traitait deux thèmes importants, tous les deux caractéristiques de l'histoire locale. D'une part, le plan politique, à savoir l'évolution de la colonie héracléote dans le cadre des relations avec les autres cités, mais aussi avec les rois du Bosphore, ses puissants voisins. D'autre part, l'histoire religieuse de la ville, avec son rôle fondateur : c'est l'histoire construite autour des manifestations d'Artémis, déesse protectrice et toujours bienveillante envers la cité. M. Rostowzew attire l'attention sur un autre décret proposé par le même Hérakleidas, fils de Parménôn (IOSPE I², 343), concernant une grande invasion barbare contre la cité, protégée par l'intervention de la Parthénos ; l'inscription est datée par Yu. Vinogradov autour de 280 av. J.-C.¹⁶, ce qui indique la date approximative du décret honorant Syriskos. M. Rostowzew estime en outre qu'à l'inscription honorant Syriskos faisaient suite des mentions des ἐπιφάνειαι de la déesse.

Ce n'était donc pas la première fois que la déesse accorde sa protection aux Chersonésites, ni la dernière, d'ailleurs : au début du I^{er} siècle av. J.-C., le général de Mithridate VI Eupator, Diophantos fils d'Asklèpiodôros de Sinope, vainquit les barbares qui menaçaient la cité grâce à des signes envoyés par la Parthénos qui l'aurait averti des attaques

11. *Syll.*³ 557-562 ; *OGIS* 233.

12. *Syll.*³ 867.35.

13. *OGIS* 332 IV 52.

14. Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines*, II, 68, 1.

15. L. ROBERT, *BÉ*, 1979, 271. Pour d'autres historiens et écrivains honorés par les cités, voir *BÉ*, 1959, 330 (comme un Thasien, auteur d'une œuvre historique sur la ville dont il a donné des lectures dans le gymnase) ; *SEG* XXVIII, 534 ; CHANIOTIS, *Historie* E 6 (p. 299-300). On connaît même une poétesse, l'étolienne Alkinoè, honorée à Ténos pour avoir composé des hymnes en honneur des divinités locales, à la fin du III^e siècle av. J.-C. (*IG* XII 5, 812 ; voir F. FERRANDINI TROISI, *La donna nella società ellenistica*, Bari, 2000, p. 25-26, n° 2.1).

16. M. ROSTOWZEW, « Ἐπιφάνειαι », *Klio* 16 (1919), p. 204-206 ; J. G. VINOGRADOV, « The Chersonesian Decree on 'Carrying Dionysos' IOSPE I² 343 and the Sarmatian Invasion to Scythia », *VDI* 1997 (3), p. 104-124.

(*IOSPE I*², 352₂₄₋₂₅). En l'honneur de la déesse on célébrait à Chersonèse des fêtes appelées Περθένεια, preuve incontestable de l'adoration qu'on vouait à une divinité et de l'importance de son culte. C'est précisément à l'occasion de la procession occasionnée par ces fêtes que Diophantos devait être couronné par le peuple, et c'est près de l'autel de la même déesse que sa statue en bronze devait être érigée (*IOSPE I*², 352₄₈₋₅₂). On a affaire au même type d'intervention miraculeuse de la part de la déesse Phosphoros à Byzance, qui sera honorée par des fêtes nommées Βοσπόρια ou Φοσφόρια, attestées par des inscriptions¹⁷. En effet, selon Étienne de Byzance (*s.v.* Βόσπορος, suivant les historiens locaux), quand Philippe de Macédoine assiégeait Byzance, comme il avait fait creuser un souterrain sous les murs qui lui aurait permis d'entrer dans la cité sans que les sapeurs soient vus, Hécate, étant Φωσφόρος, fit que des torches apparurent la nuit aux citoyens. À la lumière de ces torches, les Byzantins aperçurent la ruse du Macédonien et furent sauvés. Un autre historien, Hésychius de Milet (*FGrHist* 390 F 1.26-27), raconte, pour ce siège, que les Byzantins échappèrent au péril grâce à l'intervention divine, qui fit apparaître des nuages de feu par cette nuit sans lune et pluvieuse et déclenchèrent les aboiements des chiens de la ville, ce qui convient bien à une Hécate¹⁸. En remerciement, les Byzantins élevèrent une statue d'Hécate, λαμπαδηφόρον Ἐκάτης ἄγαλμα. K. Hannel¹⁹ se demandait si la déesse des Βοσπόρια n'était pas Hécate Phosphoros, qui aurait été une divinité indigène semblable à Artémis. Denys de Byzance (*Anaplous Bospori*, p. 15 Güngerich) signale sur la côte européenne de Bosphore, sans doute peu après Galata, un τέμενος Ἀρτέμιδος Φωσφόρου καὶ Ἀφροδίτης Πραείας, le sanctuaire d'Artémis Phosphoros et d'Aphrodite Praeia (« celle qui calme les vents »). Artémis ou Hécate, selon les opinions, c'est la Phosphoros de Byzance qui doit être représentée comme une déesse avec une torche dans chaque main sur des bronzes de la ville.

Revenant à notre historien de la Tauride, il convient de remarquer qu'il écrit dans la première moitié du III^e siècle (vers 280-270 av. J.-C.) : à cette date, la cité de Chersonèse ne pouvait se vanter d'une histoire trop riche, du fait que sa fondation par Héraclée du Pont se situe vers la fin du V^e siècle²⁰, soit environ cent cinquante ans auparavant. Il était bien nécessaire,

17. *I. Byzantion* 11 ; N. FIRATLI, L. ROBERT, *Les stèles funéraires de Byzance gréco-romaine*, Paris, 1964, p. 150-159.

18. Cf. P. ROUSSEL, « Le miracle de Zeus Panamaros », *BCH* 55 (1931), p. 70-116, spécialement p. 103-104.

19. K. HANNEL, *Megarische Studien*, Lund, 1934, p. 186-187 et 200-201.

20. *Ca.* 422/421 av. J.-C., cf. S. Y. SAPRYKIN, « The Foundation of Tauric Chersonesus », dans G. R. TSETSKHLADZE (éd.), *The Greek Colonisation of the Black Sea Area. Historical Interpretation of Archaeology*, Stuttgart, 1998, p. 227-248.

par conséquent, de construire une histoire et un passé à soi, de faire surgir une identité politique et religieuse locale, où Parthénos joue un rôle important.

Assimilation d'une divinité indigène ou déesse importée de la métropole, Parthénos fait partie du panthéon de la ville, qu'elle protège et où elle est honorée avec le plus grand soin dans un sanctuaire citadin. En revanche, le culte consacré à un héros comme Achille présente d'autres caractéristiques, en commençant par les lieux où on lui rendait honneur.

Un des repères des plus importants et des plus connus du Pont est l'Île Blanche, Leuké, car c'est l'endroit où aurait séjourné Achille après l'enlèvement de son corps par sa mère Thétis²¹ et où les traditions antiques plaçaient le tombeau du héros. Plusieurs sources s'accordent pour tirer le nom de l'île de la multitude d'oiseaux blancs qui y vivaient et qui, trempant leur ailes dans la mer, nettoyaient le temple du héros où se trouvait sa statue de facture antique (ξόονον)²². On a découvert sur cette île de nombreuses inscriptions²³, car le héros thessalien y recevait des sacrifices et des offrandes de la part des navigateurs (Arrien, *Périple du Pont-Euxin*,

21. Cf. un passage de l'*Éthiopide*, un poème épique d'Arctinos de Milet (VII^e-VI^e siècles ?), passage conservé par Proclus ; voir M. DAVIES (éd.), *Epicorum Graecorum Fragmenta*, Göttingen, 1988, p. 47 = A. BERNABÉ (éd.), *Poetarum Epicorum Graecorum Testimonia et Fragmenta*, I, Stuttgart - Leipzig, 1996, p. 67-69.

22. Ps.-Scylax, 68 ; voir P. COUNILLON, *Pseudo-Scylax. Texte, traduction, commentaire philologique et historique*, Bordeaux, 2004 : « une île déserte, dont le nom est Leuké, qui est l'île sacrée d'Achille (νήσος δὲ ἐρήμη, ἧ ὄνομα Λευκή, ἱερὰ τοῦ Ἀχιλλέως) » ; Ps.-Scymnos F 7b (éd. MARCOTTE) ; Arrien, *Périple du Pont-Euxin*, 21-23 ; Strabon, VII, 3, 16. Un article du *Genuinum* transmet une étymologie de l'île Leuké, tirée des Ἑτυμολογίαι du grammairien Orion : Λευκή νήσος ἐν Πόντῳ. Λευκή δὲ λέγεται διὰ τὸ πλῆθος τῶν λευκῶν ὀρνέων ἐνδιαιωμένων ἐν αὐτῇ ; cf. K. ALPERS, *Bericht über Stand und Methode der Ausgabe des Etymologicum Genuinum (mit einer Ausgabe des Buchstaben Λ)*, Copenhague, 1969, p. 36 ; la même notice chez Ps.-Zonaras, *Lexicon s.v. Λευκή νήσου ὄνομα ἐν Πόντῳ. Λευκή δὲ λέγεται διὰ τὸ ἐνδιαιωθῆσαι ἐν αὐτῇ πλῆθος λευκῶν ὀρνέων*. D'autres sources sur les oiseaux blancs dans cette île : *Schol. Pind. Nem.*, IV, 79 a ; Antigonos Karystios F 122 (éd. KELLER) ; Ps.-Scymnos, 789 ; Arrien, *Périple du Pont-Euxin*, XXI, 3 ; Philostrate, *Her.*, XX, 34.

23. Pour une discussion complète sur cette île et sur les honneurs rendus à Achille, voir B. BRAVO, « Une lettre sur plomb de Berezan' : Colonisation et modes de contacts dans le Pont », *DHA* 1 (1974), p. 134-149 : un lieu mythique qu'à l'époque de l'expansion coloniale les Milésiens ont identifié avec une île réelle, l'île des Serpents, de nos jours Phidonisi ou Zmeinyi. L'île Blanche a livré un matériel archéologique (des graffiti de la fin du VI^e - début du V^e siècle liés à un culte d'Achille). Le culte du héros, Ποντάρχης (Maître du Pont), est transféré par la suite de l'île Blanche sur le continent à Olbia.

21-23). Ainsi, par exemple, un graffite sur un pied de lécythe à vernis noir, au début du V^e siècle av. J.-C. (*IGDOP* 48) :

Glaukos, le fils de Posidéos, m'a dédié à Achille, le maître de Leuké.

Γλαῦκος με ἀνέθηκεν Ἀχιλλῆι Λευκῆ<ς> μεδέοντι, παῖ{ε}ς Ποσιδῆος.

Qui plus est, un vers d'Alcée qui semble être le début d'un hymne désigne Achille comme « maître de la terre de Scythie » (Ἀχιλλεὺς ὁ γῶς Σκυθικῶς μέδεις)²⁴.

Ce lieu sacré est parfois confondu avec un autre, la Course d'Achille, Δρόμος Ἀχιλλέως²⁵, que Strabon (VII, 3, 19), en revanche, ne confond pas, et qu'il décrit comme « un endroit dénudé, qui néanmoins porte le nom de “bois sacré”, consacré à Achille » (ἱερὸν Ἀχιλλέως). Un géographe local, Dionysios d'Olbia (*FGrHist* 804), avait parlé de la *Course d'Achille* dans un passage qui doit être placé sans doute dans une monographie sur la cité de l'embouchure du Borysthène. Il est toujours question d'une histoire locale qui privilégiait la dimension religieuse, comme marque de la zone, car toutes les sources s'accordent quant à la popularité du culte d'Achille à Olbia. Cette piste se présente sous la forme d'une flèche littorale (aujourd'hui Tendra), dans les environs d'Olbia, souvent mentionnée dans la littérature ancienne (Ps.-Scymnos, F 11 Marcotte). Selon certaines sources, c'est ici qu'Achille se serait livré aux exercices et aux danses²⁶. Des concours en son honneur, des courses de chars, semble-t-il, se déroulaient aux alentours de la ville, selon une inscription locale qui atteste la fondation de ces jeux conformément à un oracle de Delphes (*IOSPE* I², 34, l. 30 ; I^{er} siècle av. J.-C) :

[ἄ]γωνι τὰχιλλεῖ κατὰ τὸ πυθόχρηστον τῆς ἵπποδρομίας.

[...] lors de la course de chevaux [instituée] en l'honneur d'Achille conformément à la réponse de la Pythie.

Cet Achille enterré en terre « barbare » n'est autre qu'Achille homérique, le héros grec le plus apprécié, à côté d'Héraclès²⁷. On ne peut que

24. G. LIEBERMAN, éd. Alcée, *Fragments II*, Paris, 1999, F 354, p. 242, n. 312 ; pour B. BRAVO, *op. cit.* (n. 23), p. 136-137, Alcée fait allusion à l'*Achilleos dromos*, aujourd'hui la presqu'île de Tendra en Crimée.

25. Arrien, *Périple du Pont-Euxin*, 21-23 ; Eustathe, *Ad Dion.* 541.

26. Pomponius Méla, II, 1, 5 ; Maxime de Tyr, *Or.*, XV, 7.

27. G. FERRARI PINNEY, « Achilles Lord of Scythia », dans W. G. MOON (éd.), *Ancient Greek Art and Iconography*, Wisconsin, 1983, p. 127-146 ; G. HEDREEN, « The Cult of Achilles in the Euxine », *Hesperia* 60 (1991), p. 313-330 ; B. BRAVO, « Un frammento della Piccola Iliade (P. Oxy. 2510), lo stilo narrativo tardo-arcaico, i racconti su Achille immortale », *QUCC* [NS] 67 (2001), p. 49-114 ; S. B. OKHOTNIKOV, A. S. OSTROVERKHOV, « Les sources historiques et archéologiques

s'étonner devant sa popularité dans ces contrées éloignées de l'œcoumène. Selon une thèse récente, l'importation du culte est due à la colonisation milésienne, car Achille était tenu en grande estime sur les côtes d'Asie Mineure, en Ionie surtout, en raison de la popularité du cycle homérique et du poète Arctinos, originaire de Milet²⁸. Pourtant, on remarque la grande diffusion du culte sur les côtes septentrionales de la mer Noire, mais sa faible propagation dans le reste du Pont. Dans notre opinion, à l'explication historique de la colonisation, il faudra ajouter la légende de son enterrement dans un endroit lointain et quasi mythique, ce qui conforterait la théorie sur la connaissance mythique de la mer Noire. En effet, Arctinos situe Achille sur l'île des Bienheureux, qui a été identifiée à l'île pontique seulement après la colonisation. La localisation du destin posthume d'Achille dans cette île de la mer Noire avait pour but de doter de références connues un endroit jusqu'à ce moment inconnu, dans les circonstances de la politique coloniale ionienne, autrement dit, investir l'espace qu'on vient de conquérir par un mythe panhellénique. Achille, honoré dans plusieurs endroits du Pont, fut protecteur de la colonisation nord-pontique dirigée par Milet.

Si les sources littéraires nous parlent du héros épique, en revanche l'épigraphie nous fait connaître les épiclèses locales d'Achille adoré sur l'île de Bérézan et dans la ville d'Olbia²⁹ : Ἡρώς, Προστάτης, Ποντάρχης. Achille Pontarque d'Olbia répondrait à deux fonctions distinctes : la première, d'origine mythique, en relation avec la navigation, car il reçoit des sacrifices en tant que protecteur de la mer et des activités en rapport avec la mer ; la seconde, de caractère politique, pour revendiquer l'indépendance d'Olbia par rapport au κοινόν des cités de la côte ouest du Pont, présidé par un Ποντάρχης τῆς Ἐξαπόλεως. Après l'invasion gète, le culte d'Achille *Pontarque* se déplace sur l'île Bérézan, Νῆσος Ἀχιλλέως, où, à la fin du premier siècle apr. J.-C., fut inscrit un hymne dédié à Achille, hymne qui fait aussi référence à sa mère, Thétis³⁰. Le héros est dit égal aux dieux (ἰσοθνήσκουσιν ἴσος) et glorifié pour l'éternité par la Muse de l'auteur. Un témoignage littéraire, cette fois-ci, de l'amour des Borysthénites pour Achille nous est livré par Dion Chrysostome, rhéteur

de l'île Leukè », dans O. LORDKIPANIDZÉ, P. LÉVÊQUE (éd.), *Sur les traces des Argonautes*, Besançon, 1996, p. 271-275 ; J. HIND, *loc. cit.* (n. 1), p. 482 ; *IGDOP*, p. 95-100 ; D. D. KAČAREVA, « L'île Leukè », dans O. LORDKIPANIDZÉ, P. LÉVÊQUE (éd.), *Religions du Pont-Euxin*, Besançon 1999, p. 61-63.

28. M. OLLER GUZMÁN, *Orígenes y desarrollo del culto de Aquiles en la Antigüedad : Recogida y análisis de fuentes*, Thèse, Barcelone, 2004.

29. J. HUPE (éd.), *Der Achilleus-Kult im nördlichen Schwarzmeerraum vom Beginn der griechischen Kolonisation bis in die römische Kaiserzeit* (Internationale Archäologie, 94), Rahden, 2006.

30. *SEG* XL, 610 = *BE*, 1991, 419.

originaire de Pruse en Bithynie, qui avait beaucoup voyagé à la fin du I^{er} siècle apr. J.-C. De son trente-sixième discours intitulé Βορυσθενιτικός, on retient son étonnement de voir les Olbiopolites, qui par ailleurs « ne parlent plus distinctement le grec en raison de leur vie parmi les Barbares », tellement épris d'Homère qu'ils connaissent l'*Iliade* par cœur³¹ ; ils « honorent Achille outre mesure et lui ont érigé deux temples : l'un sur l'île nommée "d'Achille", l'autre dans la cité ». Achille est honoré donc comme une divinité, telle qui apparaît dans le discours des Borysthénites même : « car l'un est notre dieu [Achille], comme tu le vois, et l'autre [Homère], je dirais, est estimé parmi les dieux ! » (*Or.*, XXXVI, 14).

La popularité du culte d'Achille est également prouvée par l'onomastique : à Olbia et à Tyras, on connaît plusieurs personnes nommées Ἀχιλλοῖος, Ἀχιλλητος, mais surtout Ἀχιλλεύς. Le nom le plus significatif est, certes, Ἀχιλλόδορος, rencontré deux fois à Olbia, où il était épichorique, et très ancien, car la première attestation, dans une lettre sur plomb, date du V^e siècle³². On constate cependant une irradiation à Istros : dans un catalogue de noms (aux environs de l'ère chrétienne, donc beaucoup plus tard), on rencontre un Ἀχιλλόδορος fils de Kleitophôn³³. Ce nom pourrait témoigner de la présence d'un culte d'Achille à Istros aussi, ce qui n'est pas dû au hasard, car l'île de Leukè était très proche. On connaît également à Istros un Ἀχιλλεύς fils d'Ἀχιλλῶς (*ISM I*, 99 et 100, sous les Sévères), ainsi que deux autres Ἀχιλλεύς (*ISM I*, 217 et 225, d'époque impériale)³⁴.

31. Cet intérêt pour le cycle homérique est documenté autant à Olbia (un tesson de V^e siècle av. J.-C. comportant un vers de l'*Odyssee*, *SEG XXX*, 933 = *Odyssee IX*, 39, un ὄστρακον du V^e siècle av. J.-C., *IGDOP 42*, avec le début de la *Petite Iliade*), qu'à Chersonèse (un tesson vers 420-410 av. J.-C. comportant le même début, cf. *SEG XL*, 612)

32. Première attestation dans la célèbre lettre de Bérézan (*IGDOP 23*, ca 500 av. J.-C.) ; *IDGOP 105* (ca. 400-350 av. J.-C., *defixio*) ; N. EHRHARDT, *Milet und seine Kolonien. Vergleichende Untersuchung der kultischen und politischen Einrichtungen*, Francfort, II, 1988², p. 486, n. 1001. Famille des noms tirés du nom d'Achille au Nord du Pont-Euxin : *LGPN IV*, 63.

33. *ISM I*, 191 col. II 10. Cet Ἀχιλλόδορος a comme frères Ἀπολλόδορος (I. 9) et Διονύσιος (I. 8) : tous ces noms théophores renvoient donc à des divinités très en honneur à Istros (Apollon ; Dionysos, mais à l'époque impériale), et on peut y voir un indice de l'existence d'un culte d'Achille, qui n'est pas par hasard dans cette cité située dans le voisinage de l'île Leukè.

34. On rencontre le même personnage, Achilleus, fils d'Achillas, πατήρ, à Tomi (*ISM II*, 83), à la même époque, ainsi qu'un Chrysaôn, fils d'Achillas. À Odessos, toujours à l'époque impériale, on connaît deux patronymes Achillas (*IGB I²*, 47 b₃₁ et *IGB I²*, 147).

Si Achille est un héros vénéré dans le Pont et divinisé à ce titre, donnant occasion à une onomastique aussi expressive, un nom comme Ἰητροδόρος renvoie explicitement à l'épiclèse bien connue d'Apollon Ἰητροός, le dieu patron de la plupart des colonies milésiennes dans le Pont ; on note par ailleurs le phonétisme ionien³⁵. Ce nom, présent sur un graffiti récemment découvert à Istros, d'époque archaïque (troisième quart du VI^e siècle av. J.-C.), n'est pas inconnu par ailleurs, mais il s'agit, semble-t-il, de sa première attestation. Il s'agit d'un génitif avec la graphie archaïque, Ἰητροδώρῳ, sur le cercle intérieur du vase³⁶. La famille du nom comporte comme deuxième élément -αγόρης, -δώρος, -θεμης, -κλήης, -φάνης, ainsi que les formes suffixées Ἰατρέας, Ἰάτρων. Presque tous ces noms sont attestés à Milet et en Ionie, où cependant le culte de Ἰητροός n'est pas pour autant encore prouvé du point de vue épigraphique³⁷. Le culte de cette divinité est confirmé aussi, grâce à l'onomastique, dans d'autres villes de la Mer Noire : Ἰητροδόρος à Olbia (*IGDOP* 101, V^e siècle av. J.-C.) ; Ἰατρο[κλήης?] à Gorgippia (*CIRB* 1148, II^e siècle apr. J.-C.), et peut-être à Panticapée (Ἰατ[ροκλήης?], *CIRB* 77, époque impériale) ; Ἰητροκλήης à Sinope (*IGDOP* 1, V^e siècle av. J.-C.) ; et même dans la ville dorienne de Callatis, certainement par irradiation (Ἰατροκλήης, *ISM* III, 32, I^{er} siècle apr. J.-C.). Une dédicace d'Olbia, du V^e siècle av. J.-C., est posée par un Olbiopolite (Xanthos, fils de Posis) pour Apollon Ἰητροός, dit « maître d'Istros » (Ἰατρῶ μεδέων)³⁸. Comme à Olbia, à ses débuts, Ἰητροός était une divinité importante d'Istros. Le graffiti mentionné constitue la première attestation de son culte et de son importance dans cette dernière ville. Ἰητροδόρος est donc un nom théophore local ; similairement, à Chersonèse, les noms Παρθένιος et Παρθενοκλήης illustrent l'importance de la Parthénos³⁹.

35. Pour cette divinité, disparue avec le temps en Ionie, mais qui est restée très importante, en revanche, dans les colonies du Pont-Euxin, voir N. EHRHARDT, « Apollon Ietros. Ein verschollener Gott Ioniens ? », *IstMitt* 39 (1989), p. 115-122.

36. A. JOHNSTON, « An Epigraphic Curiosity from Histria », *Il Mar Nero* 2 (1995/1996), p. 99-101 (le reste de l'inscription est de lecture incertaine, mais le contexte est clairement symposiaque) = *SEG* XLVI, 889 ; A. AVRAM, « Histria », dans D. V. GRAMMENOS, E. K. PETROPOULOS (éd.), *Ancient Greek Colonies in the Black Sea*, I, Thessalonique, 2003, p. 299.

37. N. EHRHARDT, *Milet und seine Kolonien...*, I, p. 130-147 (notamment p. 144-145). Ces noms théophores (surtout Ἰατροκλήης) sont répandus surtout en Ionie et en Carie, mais aussi à Apollonia d'Illyrie et à Athènes (II, p. 440, n. 546).

38. *IGDOP* 58 ; A. S. RUSJAEVA, J. G. VINOGRADOV, « Apollon Ietros, Herrscher von Istros, in Olbia », dans A. AVRAM, M. BABEȘ (éd.), *Civilisation grecque et cultures antiques périphériques. Hommage à Petre Alexandrescu à son 70^e anniversaire*, Bucarest, 2000, p. 229-234.

39. Voir L. ZGUSTA, *Die Personennamen griechischer Städte der nördlichen Schwarzmeerküste*, Prague, 1955, § 1117 ; occurrences dans *LGPN* IV, 272-273.

Non seulement les divinités attitrées, mais aussi les fleuves pouvaient être à l'origine des noms épichoriques. Le fleuve le plus important de la région est sans doute l'Istros, l'un des plus grands qui bordent le monde, qui apparaît dans les descriptions anciennes à côté de la mer Noire comme marque de la région. Un tel nom bâti sur Istros est certainement Ἰστρόδωρος, « Don de l'Istros », et dans la région même où on l'attendait⁴⁰ (publiée dans le corpus bulgare, l'inscription provient pourtant d'Istros). Ce nom s'intègre dans une série onomastique grecque de noms renvoyant au culte des fleuves féconds, tels Céphise, Achelôos, Scamandre, Méandre ; les enfants sont conçus comme « dons », étant donné la composante -δωρος, des fleuves avoisinant leurs cités⁴¹. On savait par ailleurs que le fleuve Istros était représenté sur les monnaies de la ville d'Istros comme divinité⁴². Dans la cité voisine d'Olbia, le culte du dieu-fleuve Borysthène (Dniepr) était déjà connu à Bérézan au VI^e siècle av. J.-C. (*IGDOP* 90). L'autre fleuve voisin, Hypanis (Boug), apparaît dans l'onomastique locale : Ὑπάνιχος (*IGDOP* 101, V^e siècle av. J.-C.) et même Ὑπανίς (*IOSPE* I², 134). Enfin, Borysthène était lui aussi représenté sur les monnaies (au III^e siècle av. J.-C.)⁴³.

Un dernier exemple concerne le culte consacré aux héros fondateurs de la cité, ancêtres mythiques ou personnages historiques arrivés de la métropole, dont la mémoire est restée vivante dans des récits de fondation qui sont à la base de nombreuses histoires locales. Dans les légendes qui entourent les commencements de Sinope, colonie milésienne de la côte méridionale du Pont-Euxin, on discerne trois traditions principales⁴⁴ : la

40. *IGB* II, 877. Mentionné antérieurement dans *BÉ* (1952), 102, et par D. DETSCHEW, *Die thrakischen Sprachreste*, Vienne, 1976², p. 538. Selon l'opinion d'Alexandru Avram, l'écriture indiquerait le III^e siècle av. J.-C.

41. E. SITTING, *De Graecorum nominibus theophris*, Halle, 1912, p. 127-139 (notant, p. 130, n. 1, l'inexistence d'un Ἰστρόδοτος) ; F. DORNSEIFF, B. HANSEN, *Rückläufiges Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, Berlin, 1957, p. 283. Pour le nom Ὠρωπόδωρος, voir l'étude de D. KNOEPFLER, « Oropodoros: Anthroponymy, Geography, History », dans S. HORNBLLOWER, E. MATTHEWS (éd.), *Greek Personal Names. Their Value as Evidence*, Oxford, 2000, p. 81-98.

42. M. BĂRBULESCU, s.v. « Istros », *LIMC* V₁ (1990), p. 804-806 ; M. J. PRICE, *Sylloge Nummorum Graecorum IX. The British Museum 1. The Black Sea*, Londres, 1993, n° 260.

43. Discussion chez L. DUBOIS, *IGDOP*, p. 131 et 168. Dans les colonies mégariennes, un nom fréquent est Βοσπόριχος, répandu à partir de Byzance (N. FIRATLI, L. ROBERT, *op. cit.* [n. 17], p. 145).

44. A. IVANTCHIK, « Les légendes de fondation de Sinope du Pont », *REA* 99 (1997), p. 33-45, étude développée dans « Die Gründung von Sinope und die Probleme der Anfangsphase der griechischen Kolonisation des Schwarzmeergebietes », dans

première est une tradition livresque, dans le cadre de la littérature érudite, légende conforme à un schéma connu dans la littérature généalogique et ethnographique, selon laquelle la ville a été fondée par la nymphe Sinope, fille du fleuve Asôpos de Béotie, enlevée par Apollon et transportée en Asie Mineure. La troisième légende est un récit à caractère historique remontant à la tradition locale, qui concerne deux étapes de fondation par des exilés milésiens, des personnages réels dont les noms pouvaient être connus grâce à la tradition orale perpétuée par les descendants⁴⁵.

Selon une deuxième tradition, Sinope fut fondée par un Thessalien nommé Autolykos et par ses frères Déiléon et Phlogios, fils de Déimachos de Tricca, probablement des héros locaux inclus dans les cycles des mythes panhelléniques qui pouvaient être liés à la région de Sinope. Le but de cette création patriotique locale était de prolonger le passé de la cité jusqu'à l'époque héroïque et de la faire entrer dans l'histoire légendaire panhellénique⁴⁶. Dans les sources ils apparaissent tantôt comme compagnons d'Héraclès, selon Plutarque ou Appien, tantôt comme Argonautes qui avaient voyagé avec Jason en quête de la miraculeuse toison d'or, comme chez Strabon et Apollodore de Rhodes, et même comme les deux à la fois ; les exploits des trois Thessaliens se retrouvent au croisement des deux cycles héroïques, chez Apollonios de Rhodes, Valérius Flaccus et Hygin⁴⁷. Le récit qui associe les trois frères autant à l'expédition d'Héraclès qu'à celle de Jason est le plus intéressant, car on voit confirmée ici une pratique largement répandue dans la littérature du genre, qui consiste à mettre

G. R. TSETSKHLADZE (éd.), *The Greek Colonisation of the Black Sea Area* (Historia Einzelschriften, 121), Stuttgart, 1998, p. 297-330 ; les citations que je ferai au cours de l'article correspondent à la première étude signalée. Voir aussi les commentaires de D. MARCOTTE, *Les Géographes grecs. I. Pseudo-Scymnos. Circuit de la terre*, Paris, 2000, « Notes complémentaires », p. 259-261.

45. Ps.-Scymnos, 947-952 : « Puis il y aurait eu Habron, originaire de Milet, que des Cimmériens sont censés avoir mis à mort et, après les Cimmériens, ce fut le tour de Krétinès de Cos et d'exilés milésiens (μετὰ Κιμμερίους Κῶρος, πάλιν δὲ Κρητίνης, οἱ γενόμενοι φυγάδες ὄρων Μιλησίων). Ces deniers fondent la ville quand l'armée cimmérienne eut déferlé sur l'Asie » (trad. D. Marcotte, qui préfère y voir un fondateur Krétinès originaire de Cos, et non pas deux cofondateurs, tous les deux exilés milésiens, comme A. Ivantchik). Phlégon de Tralles (*FGrHist* 257 F 30 *apud* Étienne de Byzance, s.v. Σινώπη) définit Sinope comme κτίσμα Κρητίνου Κῶρου ; cf. Eustathe, *Ad Dion.* 772 : κτίσμα κατὰ τινὰς Κριτίου ἀνδρὸς Κῶρου (où le nom du fondateur est donné comme Kritias, certainement une corruption).

46. A. IVANTCHIK, *op. cit.* (n. 44), p. 40 et 45.

47. Plutarque, *Vie de Lucullus*, XXIII, 5 ; Appien, *Mithr.*, 83 ; Strabon, XII, 3, 11 ; Apollodore de Rhodes, *Bibl.*, I, 9, 16 ; Apollonios de Rhodes, II, 955-957 ; Valérius Flaccus, V, 113-118 ; Hygin, *Fab.*, XIV, 30.

ensemble le plus grand nombre de héros importants qui se devaient d'accomplir le plus grand nombre d'exploits.

De tous ces récits, on retient que les trois héros sont arrivés dans le Pont avec une expédition grecque, que ce soit celle d'Héraclès ou celle de Jason, et qu'ils y fondèrent une ville ; de toute manière, cette dernière expédition, postérieure à celle d'Héraclès, permet la « récupération » des trois frères. Les sources littéraires attribuent un culte à Sinope au seul Autolykos : Strabon en premier lieu, mais aussi Plutarque et Appien font référence à un sanctuaire du héros où se trouvait sa statue, œuvre d'un sculpteur célèbre, Sthénnis d'Olynthe⁴⁸. Cette statue, orgueil des Sinopéens, aurait été dérobée par L. Licinius Lucullus, le vainqueur de Mithridate, et emmenée à Rome, sort qui était réservé aux monuments remarquables des villes conquises⁴⁹. Grâce aux sources épigraphiques, en revanche, on voit que Phlogios était lui aussi objet d'un culte pour les habitants de la ville : une dédicace des V^e-IV^e siècles av. J.-C.⁵⁰ est faite, selon toute vraisemblance, à ce héros : $\Lambda < \epsilon > \omega \mu \acute{\epsilon} \delta \omega \nu \mid \text{Ἀριστόνακτος} \mid \Phi \lambda \omicron \gamma \acute{\iota} \omega \iota$. Dans la troisième ligne, il faut restituer un datif $\Phi \lambda \omicron \gamma \acute{\iota} \omega \iota$, et non

48. Strabon, XII, 3, 11 ; Plutarque, *Vie de Lucullus*, XXIII, 4 ; Appien, *Mithr.*, 83. Sur ce sculpteur d'Olynthe, fils d'Hérodôros, actif à Athènes à partir de 348 av. J.-C., voir G. LIPPOLD, s.v. « Sthennis », *RE* III A₂ (1929), col. 2479-2480 ; P. MINGAZZINI, s.v. « Sthennis », *Enciclopedia dell'Arte Antica Classica e Orientale* 7 (1966), p. 499 ; C. HABICHT, « Sthennis », *Horos* 10-12 (1992-1998), p. 21-26 et *Horos* 14-16 (2000-2003), p. 125-127, sur l'origine et sur la famille du sculpteur ; O. TOUCHÉFÉU, s.v. « Autolykos II », *LIMC* III₁ (1986), p. 56. Voir récemment l'excellent article de D. KNOEPFLER, « Mais qui était donc "Olympiosthénès", sculpteur des Muses de l'Hélicon ? », dans A. KOLDE *et al.* (éd.), *Κορυφαίω ἀνδρῖ. Mélanges offerts à André Hurst*, Genève, 2005, p. 657-670, spécialement p. 665 et n. 37-38 : Lucullus, après le sac de la ville par les pirates ciliciens en 70 av. J.-C., aurait trouvé la statue déjà arrachée de sa base et l'emporta à Rome ; il ne peut pas être question de deux statues. Selon Plinius l'Ancien, *NH*, XXXIV, 90, tel fut le sort également de trois statues de Zeus, Athéna et Déméter, prises toutes les trois à quelque sanctuaire de la Grèce.

49. Voir la même pratique du frère du général romain, M. Licinius Lucullus Terentius Varron, d'enlever des monuments significatifs des cités conquises, telle Apollonia sur la côte ouest du Pont ; il avait emmené à Rome la statue colossale d'Apollon, œuvre de l'Athénien Calamis, la fierté des Apolloniates, comme nous disent Strabon VII, 6, 1 ; Appien, *Illyr.*, 30 ; Plinius l'Ancien, *HN*, IV, 13, 92 et XXXIV, 39.

50. W. J. HAMILTON, *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia*, II, Londres, 1842, p. 411, n° 60 ; *CIG* III, 4162 et *Add.* p. 1114 ; D. M. ROBINSON, « Greek and Latin Inscriptions from Sinope and Environs », *AJA* 9(3) (1905), p. 306, n° 31 : $\Lambda \epsilon \omega \mu \acute{\epsilon} \delta \omega \nu$ is known as a Sinopean name. $\Delta \omega \mu \acute{\epsilon} \delta \omega \nu$ or $\text{Ἀ} \omega \mu \acute{\epsilon} \delta \omega \nu$ is not. *Phlogius was a companion of Autolykos, the mythical founder of Sinope* ; D. FRENCH, « Sinopean Notes 2 », *EA* 18 (1991), p. 141-156 et Pl. 6-9, p. 149, n° 18 ; *SEG* XLI, 1141, 18 ; *I. Sinope* 62 ; V^e-IV^e siècles av. J.-C.

pas, comme l'avait pensé David French, le dernier éditeur, un nominatif Φλογίων, nom qui n'est pas attesté par ailleurs.

On connaît à Sinope, à côte de Phlogios, un autre héros mythique dont le souvenir était honoré. Ainsi, à une époque assez tardive (I^{er}-II^e siècles apr. J.-C.) un certain Iucundus dédie à Héraclès un autel sur lequel il fait inscrire θεῶ Ἡρακλεῖ, ce qui prouve qu'il était honoré comme un dieu à Sinope (*I. Sinope* 112). Héraclès est le héros grec par excellence et son passage, même si temporaire⁵¹, est important dans la construction identitaire d'une ville et dans la création d'un réseau intégrant le monde des cités grecques. La *Tabula Albana* énumère, parmi ses nombreux exploits, la prise de Sinope des mains des Amazones et le fait d'y avoir laissé des Grecs pour la coloniser ([Σιν]ώπαν τε πόλιν Ἡρακλῆς | ἐλὼν Ἀμαζόνας ἐξέβαλε καὶ Ἑλλανος ἐν αὐτῶι κατόικισε)⁵²; les Grecs auxquels Héraclès avait confié cette tâche sont sans doute les trois frères de Tricca, et on voit ainsi confortés aussi bien la tradition littéraire qui les nomme parmi les compagnons du héros, que les cultes qui leur sont rendus en tant que fondateurs.

Il ne faut pas s'étonner devant ces échos d'époque impériale d'un passé très éloigné et résolument mythique : c'est à cette époque qu'on assistait à la résurgence des parentés légendaires⁵³ et au renforcement des liens entre les métropoles et leurs colonies, et souvent à la réinvention d'un passé où les récits de fondation et le respect pour les fondateurs jouent un rôle de choix. Cette héroïsation des fondateurs est un phénomène répandu dans le monde grec. Non loin de Sinope, plus précisément à Byzance, le fondateur Byzas et sa femme Phidaleia sont honorés par une épigramme, sur une base de statue aujourd'hui perdue, dont on trouve l'écho dans l'*Anthologie Palatine*⁵⁴. La coexistence des deux légendes de fondation, dont l'une remonte à une tradition historique réelle et l'autre est le fruit des mythes issus du patriotisme local est typique pour les colonies grecques.

Si nous avons fait le choix de présenter des exemples si différents de cultes locaux, c'est en raison de la richesse que présente le monde grec dans son ensemble. Un milieu colonial offre un terrain privilégié pour l'épanouissement de ce type de cultes, soit par l'attention particulière

51. Voir l'empreinte du pied d'Héraclès, longue de deux coudées, près du fleuve Tyras (Hérodote, IV, 82).

52. *IG XIV*, 1293₁₀₁₋₁₀₂ = *FGrHist* 40₉₈₋₁₀₄.

53. Voir en dernier lieu O. CURTY, *Les parentés légendaires entre cités grecques*, Genève, 1995.

54. *I. Byzantion* I, 8 A-B ; *Anthologie Palatine* XVI, 66 et 67.

réservée à une divinité importée de la métropole, tel Apollon Ἴητροός, soit par le dévouement envers une divinité protectrice qui est un repère du nouveau territoire, tel le fleuve Istros, qui a donné d'ailleurs son nom à une très importante fondation milésienne. Comme l'affirmait à juste titre L. Robert dans le discours d'ouverture du VII^e Congrès d'épigraphie (Constantza, 1977), les noms théophores portés par des citoyens attestent que telle divinité est adorée dans la ville. Ces noms, tout comme les noms de héros (« hérophores »), sont précieux pour les cultes locaux⁵⁵.

Pour ce qui est du culte d'Achille, cela représente un cas exceptionnel. La longue série de récits plaçant un héros pan-grec comme Achille dans la région du Pont-Euxin a un double rôle : donner au guerrier mort au combat un lieu de repos aux marges du monde habité, que l'on peut assimiler à l'île des Bienheureux, et intégrer cette terre dans le cadre des légendes grecques. Ce geste est important, aussi bien pour les Grecs d'ailleurs qui rendent ainsi cet espace familier que pour les Grecs du Pont qui cherchent à attacher leur espace à une culture commune. Si l'île d'Achille est la place la plus connue dans le Pont-Euxin, c'est parce que son caractère sacré se rapportait au savoir partagé de tous les Grecs. L'image générale qui se dégage est celle d'un espace hellénisé par la colonisation, mais qu'on s'approprie de manière symbolique à travers les légendes panhelléniques et par les récits de fondation qui mettent en scène des héros mythiques, appartenant au patrimoine partagé des Grecs, tels Héraclès, Jason ou leurs compagnons. Les récits historiques concernant les œcistes, quand ils existent, sont subordonnés ou intégrés aux cycles légendaires grecs, et cette mémoire « réinventée » est mise au service de la construction identitaire.

Mădălina DANA
EHESS - Centre Louis Gernet

55. L. ROBERT, *OMS* VI, p. 685-696.